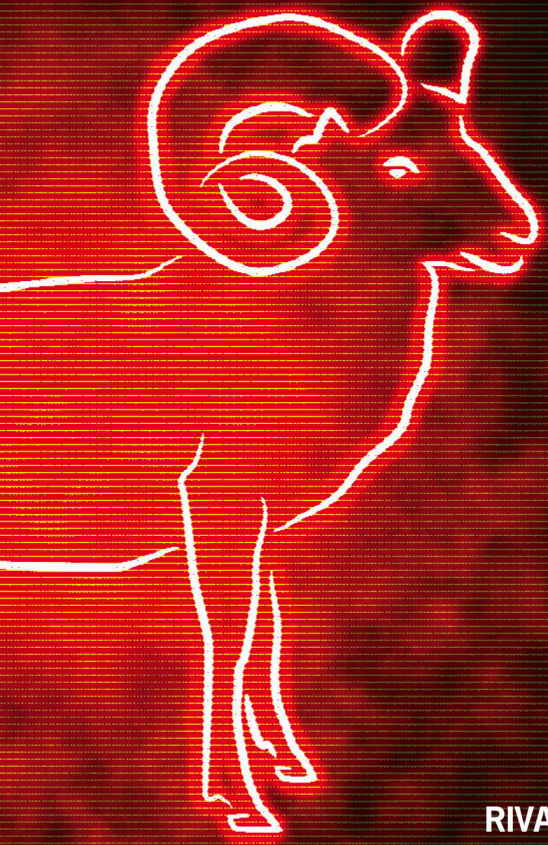
DONALD WESTLAKE

INSCRIT DANS LES ASTRES



RIVAGES/NOIR

Un certain Cornell demande à Tobin, ex-flic viré pour faute professionnelle, au chômage et déprimé, de l'aider à élucider le meurtre de son amant, Jamie, un top model noir qui vient d'être assassiné chez eux. Plongé dans le milieu homosexuel new-yorkais de la fin des années 60, Tobin est confronté au double problème de l'homophobie et du racisme au quotidien. Mais il découvre aussi l'astrologie, car Cornell, à partir d'horoscopes, avait dressé une liste de suspects…

Quatrième volume de la série Tobin.

Du même auteur
chez le même éditeur

361
La Mouche du coche
Divine providence
Envoyez les couleurs
Adios Shéhérazade
Un jumeau singulier
Drôles de frères
Aztèques dansants
Kahawa
Levine (recueil de nouvelles)
Ordo
Faites-moi confiance
Monstre sacré
Trop humains
Moi, mentir ?
Smoke
Le Couperet
Le Contrat
Mort de trouille
Argent facile
Motus et bouche cousue
Mémoire morte
Soyons réalistes
Finie la comédie

Anthologie sous la direction de Donald Westlake
Moisson noire 2001

Série Dortmunder

Pierre qui roule
Comment voler une banque
Jimmy the Kid
Personne n'est parfait
Pourquoi moi ?
Bonne conduite
Dégât des eaux
Histoire d'os
Au pire, qu'est-ce qu'on risque ?
Mauvaises nouvelles
Les Sentiers du désastre
Surveille tes arrières !
Voleurs à la douzaine (recueil de nouvelles)
Et vous trouvez ça drôle ?
Top réalité

Série Mitch Tobin

Innocence perdue
La Pomme de discorde
On aime et on meurt comme ça
Inscrit dans les astres

Sous le pseudonyme Richard Stark

Le Septième
La Demoiselle
La Dame
Comeback
Backflash
Flashfire
Firebreak
Breakout
À bout de course !
Demandez au perroquet
Argent sale

Donald Westlake

Inscrit dans les astres

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florian Robinet et Marc Boulet

Postface de Bruce Benderson

Collection dirigée par
François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ce roman a paru en 1971 à la Série Noire
sous le titre *Tantes à gogo !*

Titre original : *A Jade in Aries*

© The Estate of Donald Westlake, 1970
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-3804-7

S'il est possible de se montrer objectif à propos d'un sujet tel que l'astrologie, alors je suis objectif. Aucun des personnages de ce livre n'exprime mon opinion, tout d'abord parce que je n'en ai aucune. L'astrologie occupe le tiroir « Peut-être » à l'intérieur de mon cerveau, juste à côté de ceux du Tarot, du *Yijing*[1] et d'une douzaine d'autres connaissances préscientifiques.

Pour les lecteurs que cela intéresserait, les horoscopes présentés dans ce livre sont sérieusement dressés, à partir de dates et de lieux de naissance pris au hasard. Les interprétations ont été choisies afin de contribuer au développement de l'intrigue, mais aucune d'entre elles n'est impossible.

Les informations concernant la naissance des principaux personnages sont les suivantes :

Ronald Cornell	Atlanta, Georgia	25 août 1939	19 h 20
Jamie Dearborn	Omaha, Nebraska	11 avril 1942	6 h 10

1. Ou « Livre des mutations », classique divinatoire remontant à l'Antiquité chinoise. (Toutes les notes ont été établies lors de la révision de la traduction.)

Henry Koberberg	New York, N.Y.	12 juillet 1933	9 h 15
Cary Lane	Los Angeles, Californie	3 février 1941	22 h 00
Bruce Maundy	New York, N.Y.	28 mars 1943	23 h 25
David Poumon	Toronto, Ont., Canada	5 juin 1945	10 h 35
Stewart Remington	New York, N.Y.	22 avril 1929	3 h 15
Leo Ross	Long Island, N.Y.	27 février 1937	11 h 55
Jerry Weissman	Francfort, Allemagne	26 novembre 1950	14 h 20

J'insiste, ce livre n'est ni une condamnation ni un plaidoyer pour l'astrologie. Juste une fiction, qui se veut en tant que telle distrayante – je l'espère.

Donald Westlake, février 1970

1

J'étais au sous-sol en train de creuser un trou lorsque je vis Ronald Cornell pour la première fois. Je me trouvais seul à la maison – mon fils Bill était à l'école et ma femme Kate au travail, dans le grand magasin où elle occupe un emploi à mi-temps. Ce fut quand j'entendis un homme appeler d'une voix douce du haut de l'escalier de la cave : « Ho ! Ho ! Y a quelqu'un ? » que je me rendis compte de sa présence.

Un frisson me parcourut l'échine pendant une seconde. C'était plutôt une de ces peurs irraisonnées que l'on éprouve dans l'enfance. J'étais enfoncé jusqu'aux genoux dans le trou que je venais de creuser, faiblement éclairé par des lampes nues comme dans la plupart des sous-sols, et voilà qu'un inconnu se présentait soudain tout en haut de l'escalier – la seule issue.

De l'endroit où je me trouvais, je ne pouvais pas le voir. Je resserrai instinctivement mon étreinte sur la pelle en lançant :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Tobin ? Monsieur Mitchell Tobin ?

N'est-ce pas ainsi que les gens étaient invités à se rendre au Paradis – ou en Enfer – dans ces films d'épouvante que j'allais voir le samedi après-midi quand j'étais gosse ? Conscient de la stupidité de ma réaction, mais

tout bêtement incapable de la combattre, je criai plus fort que je n'en avais l'intention :

– Que voulez-vous ?

Il commença à descendre. Mon champ de vision s'étalait du mur le plus éloigné à la portion visible de l'escalier, c'est-à-dire jusqu'au niveau du plafond du sous-sol. Ainsi, de l'inconnu, je n'aperçus d'abord que les chaussures. Elles étaient marron et ornées de boucles en cuivre. Le cuir et le métal luisaient dans la lumière jaune.

L'homme expliqua de sa voix douce et délicate :

– Je suis désolé de vous déranger. J'ai sonné. La porte n'était pas fermée à clé, alors j'ai pensé qu'il se passait peut-être quelque chose de pas normal.

Il portait un pantalon écossais vert et marron à pattes d'éléphant. Dehors, la neige tombait – on était le 7 janvier, et l'hiver redoublait de vigueur – mais ni ses chaussures ni son pantalon n'étaient souillés. Pas plus que ses socquettes en soie verte.

Je sortis du trou sans relâcher mon étreinte sur la pelle. Je n'avais pas les idées en place, tout était confus dans mon esprit.

Sa veste était havane, un peu plus foncée que la couleur habituelle des vêtements en poil de chameau, et semblait être en tissu très doux, comme du cachemire. Elle était très cintrée à la taille, puis s'évasait, si bien que l'homme donnait l'impression d'avoir de grosses hanches molles.

Il y avait une simple rambarde en bois de chaque côté de l'escalier. Sa main apparut, posée sur la rampe la plus proche de moi. Comme tout le reste de sa personne, la main semblait molle, avec des doigts courts et épais. Le poignet à volants d'une chemise de dentelle blanche émergeait de la manche de sa veste.

Quelques secondes seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait commencé à descendre, et il continuait de parler :

– J'espère que mon irruption ne vous dérange pas. Je suppose que j'aurais dû d'abord vous téléphoner, mais j'avais peur que vous refusiez, et je suis vraiment au désespoir.

Au désespoir ? Ça ne s'entendait pas. Ou bien, en proie à mes premières impressions stupides, étais-je tout simplement incapable de saisir les nuances de sa voix ?

Il portait un foulard duveteux dans les tons rouille et vert. À présent, il était suffisamment descendu pour que je puisse voir son visage. Soudain je compris qui – ou plus précisément « ce que » – il était. Je posai ma pelle et m'avançai à sa rencontre.

Je n'avais jamais travaillé aux Mœurs, mais au cours de mes dix-huit années de flic new-yorkais j'avais évidemment appris pas mal de choses sur la communauté homosexuelle locale : notamment les clichés les plus usuels concernant leur apparence et la typologie des individus qui s'en prennent à eux.

Mon visiteur appartenait à une catégorie que je reconnus de suite : le Meurtri, le Maigrichon, apathique, avec une tête poupine dont le sommet du crâne commençait à se dégarnir, ce qui devait assurément le contrarier. Il affichait le sourire (habituel ?) d'autodérision contrite du type qui ne s'attend pas à ce que sa souffrance soit prise au sérieux par autrui. Voilà le genre d'homos qui se font casser la gueule dans les parcs, les toilettes publiques et les ruelles désertes. Ils portent rarement plainte, même quand, exceptionnellement, on arrive à mettre la main sur leur agresseur. Parfois on les retrouve morts. Quelque chose en eux, peut-être leur vulnérabilité elle-même, si

palpable et totale, semble exciter la sauvagerie de leurs agresseurs. Leur mort est souvent atroce.

Mais ici, l'habit ne faisait pas le moine. D'ordinaire, le Meurtri travaille comme employé de bureau dans une grande entreprise ou une quelconque administration, et en conséquence il s'habille avec conservatisme. Les vêtements de mon visiteur relevaient d'un tout autre genre : celui d'une « Grande Folle », comme disait un de mes amis flics. Mes connaissances en la matière n'étaient pas assez étendues pour que je puisse en être sûr. Toutefois, d'après ce que j'avais vu dans des talk-shows à la télévision, je ne pensais pas me tromper de beaucoup en pariant que mon visiteur se fringuait avec recherche et à la dernière mode, autant que cela est possible.

Arrivé en bas des marches, il reprit :

– Veuillez excuser mon culot. Mais je ne savais pas à qui d'autre m'adresser.

– Que désirez-vous ?

Je me sentais irrité à présent. D'une part pour avoir été interrompu dans mes travaux de terrassement, d'autre part pour m'être si stupidement effrayé. Je n'essayai nullement de camoufler ma contrariété en changeant de voix.

Il se mit à cligner des yeux très rapidement et à agiter ses mains devant lui :

– Je suis navré. Si je vous dérange… je reviendrai quand vous voudrez… Enfin, je n'ai pas l'intention de… Je sais que vous êtes occupé.

Il esquissa un geste en direction du trou creusé derrière moi.

J'avais oublié combien il est facile d'affoler les homosexuels du genre le Meurtri ; ils ont en général eu des

pères dominateurs et violents, ils ont tendance à s'effondrer devant la moindre démonstration d'autorité. Je fus immédiatement gêné de mon attitude et tentai de la lui faire oublier.

– Je suis en train de creuser un deuxième sous-sol, dis-je en ressentant le besoin de m'expliquer. Pour en faire une réserve. Rien ne presse.

– Je pourrais revenir un autre jour.

Il avait déjà reposé une de ses chaussures à boucles de cuivre sur la première marche.

– Mais non, à présent que vous êtes ici… Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Merci. (Il s'efforça de sourire, mais continua à cligner des yeux.) Euh… Eh bien ! (Il eut encore un sourire craintif qui disparut aussitôt.) Maintenant que je suis ici, je ne sais pas par où commencer.

– Par votre nom, suggérai-je.

– Oh ! Je vous demande infiniment pardon ! Je m'appelle Ronald Cornell. J'habite Remsen Street. À Brooklyn Heights ?

– Je vois où c'est.

– Oui. J'ai un petit magasin là-bas. Une boutique pour hommes ?

Il avait tendance, je m'en apercevais, à conclure ses phrases par des points d'interrogation. Les gens qui vivent dans deux mondes à la fois – les immigrants, les homosexuels, certains types de criminels ou de gens du show-biz – développent souvent cette manie, car ils discutent très fréquemment avec des personnes étrangères à leur milieu clos.

– Un magasin de vêtements masculins, dis-je pour bien lui montrer que je savais ce qu'est une boutique

pour hommes. (Je m'expliquais à présent le contraste entre son visage et ses vêtements.)

– Quelque chose dans ce goût-là.

Je hochai la tête pour indiquer que je voyais très bien la différence capitale qu'il y a, sans aucun doute, entre une boutique pour hommes et un magasin de vêtements masculins.

– Ma boutique s'appelle Jammer ?

– Je regrette, je ne la connais pas.

– Ce n'est qu'une petite boutique de quartier, fit-il comme pour se justifier.

– Vous avez des ennuis avec le magasin ?

Je ne comprenais toujours pas ce qu'il faisait chez moi.

– Non, c'est mon… (Il se remit à cligner des yeux de plus belle, et le souvenir d'une grande douleur creusa profondément ses joues.) … mon associé.

– Au magasin ?

– Oui. Mon associé en toutes choses.

Cette fois-ci, il avait abandonné le ton interrogatif, mais je hochai tout de même la tête :

– Je vois. Et cet associé ? Comment s'appelle-t-il ?

– Jamie. Il s'appelle Dear…

Il secoua la tête.

– Je suis désolé, pardonnez-moi. Il s'appelle Dearborn. Jamie Dearborn.

Et il me lança un regard si plein de désespoir que je me rendis soudain compte que la mort avait dû frapper quelque part. Rien d'autre ne peut faire qu'un regard humain soit aussi éperdu.

Je demandai d'une voix aussi douce que possible :

– Que s'est-il passé ?

– Il a dit que c'était un « marin à voile et à vapeur ». Est-ce un terme de police ?

– Un « marin à voile et à vapeur » ? Je n'ai jamais entendu cette expression.

– Je n'étais pas sûr qu'il l'ait fait ou non, ajouta-t-il avec un rire nerveux et absurde.

– Qui a fait quoi ? C'est Jamie ?

– Non, l'inspecteur.

Il dodelina de la tête, agitant les mains en tous sens. Son rire convulsif lui déformait le visage.

– Je suis désolé. Je sais, je raconte tout de travers. Vous n'avez aucune idée de ce dont je parle. C'est juste que je n'arrive pas à le dire… Vous comprenez, c'est bien ça, à propos de Jamie, vous savez… Il est mort.

Il détourna le regard et sourit en direction de l'escalier, sans le voir.

– Quand est-ce arrivé ? demandai-je.

– Le week-end dernier. Samedi.

Nous étions mercredi. Pas étonnant que la blessure soit encore fraîche.

– La police pense que c'est un marin qui a fait le coup ? dis-je.

– Non. Pas exactement.

Il croisa les mains sur sa ceinture, et les doigts de sa main droite se mirent à tirailler la dentelle qui recouvrait son poignet gauche. La tête baissée, et tout en regardant ses doigts remuer, il ajouta :

– Je préférerais qu'il vous en parle lui-même… Manzoni. L'inspecteur Manzoni. (Il me lança un regard rapide.) Vous le connaissez ?

– Non. Que vous a-t-il dit à propos du marin ?

– Il a dit… (Cornell baissa encore les yeux, comme s'il s'adressait à ses doigts qui trituraient la dentelle.) Il a

dit que ça arrive tout le temps. Un marin débarque à New York, ça fait des semaines ou des mois qu'il navigue en mer, il n'a qu'une seule nuit à terre et il a envie d'une femme. Alors il va dans des bars, il boit et ne trouve pas de femme. En fin de compte un… quelqu'un essaie de l'emballer. Un garçon. (Il me lança un rapide coup d'œil, qu'il détourna aussitôt.) Un homosexuel, vous me suivez ?

– Oui.

Je voyais où il voulait en venir.

– Et le marin, reprit-il, décide de suivre le garçon. Parce qu'il ne peut pas trouver de femme et qu'il ne veut pas gâcher complètement son séjour à terre. C'est toujours mieux que rien. Ils vont donc chez le garçon, ou ailleurs, dans un endroit discret, et c'est alors que le marin change d'avis. Il voit rouge parce que la nuit ne se passe pas comme il le voulait. Il s'en prend au gars. Il le frappe. Parfois il le tue.

– Oui.

– C'est lui qu'on appelle le « marin à voile et à vapeur ». Selon Manzoni.

– C'est assez bien vu. Ces choses-là arrivent.

– Mais pas à Jamie ! s'écria Cornell en me fixant droit dans les yeux, laissant exploser toute sa douleur. À moi, ça pourrait m'arriver, oui à moi, si je n'avais pas… si Jamie n'avait pas… Mais pas à lui. (Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste.) Tenez, regardez ça. Vous verrez. Ce n'est pas possible, c'est tout simplement impossible.

Il finit par extirper une feuille pliée en deux arrachée à quelque revue de mode. À la hâte, mais presque respectueusement, il la déplia et me la tendit. Ses yeux brillaient.

Je pris la feuille et la regardai. Sur une pleine page s'étalait la publicité d'une marque de vêtements du même genre que ceux que portait Cornell. Le quart inférieur de la publicité comportait un texte en lettres noires sur fond blanc, tandis que le reste représentait la photographie en couleur d'un jeune homme, dans une pose théâtrale, debout sur un rocher au milieu d'un champ. À l'arrière-plan, un troupeau de chevaux courait désordonné, de la droite vers la gauche.

Le jeune homme était un Noir à la peau très claire, café au lait. Il était mince et gracieux, avec un corps et une allure de danseur. Il avait un beau visage énergique à la mâchoire volontaire, et, en même temps, on y devinait aisément un signe de son homosexualité. Ses cheveux flottaient sur sa nuque, au goût du jour, mais sans excès d'excentricité.

Voilà à quoi ressemblait une « Grande Folle ». Ce genre de vêtements était fait pour elle. Il y avait une différence cruelle et absolue entre Ronald Cornell, qui s'agitait maladroitement, l'air à la fois désespéré et ridicule dans ses atours, et le jeune homme de cette photographie, qui portait les mêmes habits avec le naturel du vrai cavalier.

Je relevai les yeux pour rencontrer le regard de Cornell. Il me fixait avec espoir. Soudain je compris : c'était l'attitude de l'amant attendant que l'on s'extasie sur son bien-aimé.

– C'est Jamie sur la photo ? dis-je.

– Vous voyez que ce n'est pas possible. Vous voyez bien qu'il n'irait pas ramasser un marin.

– Ou quelqu'un d'autre ? Ça ne lui est jamais arrivé ?

– À Jamie ? (Je lui rendis la photo ; il la retourna pour la regarder.) Jamie pouvait avoir tous ceux qu'il voulait.

Il n'avait pas besoin de courir après des inconnus. Ils avaient tous envie de Jamie. (Il me fixa à nouveau et secoua la tête.) Jamie ne draguait jamais. Jamais.

– D'accord. (À présent, je pensais savoir de quoi il retournait.) Je suppose que cet inspecteur…

– Manzoni.

– C'est ça. Je suppose qu'il est satisfait de son scénario du marin et qu'il n'ira pas plus loin.

– Il ne fait rien. Il dit qu'il n'y a aucun espoir, et il n'essaie même pas.

Je respirai profondément, puis enchaînai :

– Avant que vous n'alliez plus loin, laissez-moi vous expliquer deux ou trois choses. J'étais dans la police ; je n'en fais plus partie.

– Je le sais.

– Je n'ai pas de licence de détective privé. Si j'essayais de faire le boulot de Manzoni, je pourrais m'attirer de très sérieux ennuis.

– Oh, non ! Ce n'est pas ce que je désire. Non, ça c'est mon affaire. Je ne voudrais pas qu'un autre s'en charge. Je dois découvrir le meurtrier de Jamie moi-même.

Je fronçai les sourcils :

– Alors, qu'attendez-vous de moi ?

Il s'agita de nouveau, mais cette fois, plus par gêne que par émotion, semblait-il.

– J'ignore si vous accordez beaucoup de crédit à l'astrologie, dit-il.

– L'astrologie ? Qu'est-ce que c'est encore ?

– Bon, ça n'a pas d'importance. Je ne tiens pas à convertir qui que ce soit. À vrai dire, ce dont j'ai besoin, c'est de connaître la date de naissance des gens. Et pas seulement la date, mais aussi l'heure précise. Elle est

mentionnée sur chaque acte de naissance, pour tout le monde.

– Je ne vous suis pas. Pourquoi avez-vous besoin de ces renseignements ?

– Eh bien, si vous ne croyez pas à l'astrologie, vous allez probablement me trouver ridicule.

– Je ne veux rien trouver du tout. Je veux juste comprendre ce que vous avez en tête.

– Eh bien, ça doit être dans les astres, n'est-ce pas ? Je m'explique : si toutes les choses importantes de notre vie sont inscrites dans les astres, sont enregistrées là-haut, alors le meurtre y sera aussi, pas vrai ?

– Vous allez découvrir le meurtrier grâce à l'astrologie ?

– Je dois essayer. Que puis-je faire d'autre ?

Je hochai la tête. Il racontait n'importe quoi, évidemment, mais pouvait-il essayer autre chose que l'astrologie ? Comme tous les services municipaux, la police de New York était en sous-effectif et surchargée de travail. L'inspecteur Manzoni se contentait de suivre la piste la plus facile en supposant que cette affaire relevait d'un cas de violence ordinaire. Si celui que Manzoni surnommait le « marin à voile et à vapeur » était bien le meurtrier – ce qui se vérifiait dans la plupart des situations similaires –, alors il n'y avait rien à faire. Manzoni aurait raison de classer l'homicide dans les « Affaires non résolues et sans suite », puis de l'oublier. Moi encore flic, j'aurais été tenté d'agir de même.

Quel choix restait-il à Ronald Cornell ? Cela n'aurait aucun sens de vouloir obtenir plus d'aide de la police en passant par-dessus Manzoni. Sans motifs très sérieux, il était improbable qu'un inspecteur fût déchargé d'une enquête par ses supérieurs, tout particulièrement quand

le demandeur était un homosexuel manifeste, contre qui les préjugés étaient subtils, inavoués et inévitables dans l'Administration.

De toute évidence, Jamie Dearborn avait occupé une place essentielle dans la vie de Cornell. Celui-ci ne s'était sans aucun doute jamais attendu à dégoter un « partenaire » aussi désirable, et il savait qu'une telle chance ne se présenterait pas une seconde fois. Il n'y aurait plus jamais un Jamie dans sa vie. Alors comment aurait-il pu ne pas réagir à sa disparition ? Et comme il n'y avait rien de rationnel à tenter, il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur l'irrationnel. Il découvrirait le meurtrier de Jamie grâce à l'astrologie ; son nom serait inscrit dans les astres.

Évidemment, il n'y serait pas, et Cornell finirait par baisser les bras. En attendant, son projet me semblait sans danger. Cela l'occuperait tout en lui apprenant à faire son deuil, tout en lui évitant d'aller inutilement harceler l'Administration.

C'est pourquoi je ne débattis pas avec lui de son idée. Qu'il s'occupe de ses recherches ; ma propre vie n'était-elle pas bâtie sur le même terrain insensé ? Je creusais bien ce deuxième sous-sol, n'est-ce pas ? Et lorsque le temps était plus clément, je travaillais à mon mur, non ?

– Je ne vois toujours pas ce que vous voulez que je fasse, dis-je.

– Je me suis adressé un peu partout. On m'a parlé de vous, on m'a dit que vous aviez fait partie de la police. Je pensais que vous sauriez m'indiquer comment me procurer les dates de naissance. Je ne sais pas comment m'y prendre.

– Il vous faut la date et l'heure de naissance ?

– Oui. C'est toujours mentionné sur l'acte de naissance.

– Je sais. Et il y a combien de suspects ?

– Six.

Je le regardai, étonné :

– Vous n'en avez que six ?

– Oui. J'ai dressé ma liste et éliminé tous ceux qui avaient un alibi. Il me reste six noms.

– Comment avez-vous établi cette liste ?

– Eh bien, il s'agit forcément de quelqu'un que Jamie connaissait. Il se montrait très prudent avec les visiteurs. Il n'aurait jamais laissé entrer un inconnu dans son appartement. Pas même le commis épicier. Il lui faisait déposer les livraisons sur le palier. Il mettait la chaîne et entrebâillait la porte pour lui glisser un pourboire.

– Vous avez donc établi une liste des gens que Jamie laissait entrer.

– C'est ça.

– Leur nombre ?

– Quatorze.

– Et huit d'entre eux avaient un alibi.

– Oui.

– Vous avez fait tout ça en quatre jours ?

– En deux, plus précisément. Je n'ai commencé que lundi, quand j'ai fini par me rendre compte que l'inspecteur Manzoni n'allait rien entreprendre.

Je n'en revenais pas. Cornell avait mené son enquête comme un vrai pro. À partir des habitudes de la victime, il avait dressé la liste des suspects potentiels, éliminant ceux qui possédaient un alibi. Et maintenant, il s'apprêtait à plonger dans l'irrationnel.

Je fus très tenté de m'impliquer. Mais non. Je resterais en dehors de cette affaire. Pas seulement à cause du

casse-tête de la licence de détective privé, mais aussi parce que j'avais bien assez à faire avec mes propres problèmes. Je n'avais nul besoin de me noyer dans les malheurs d'autrui.

Cornell n'avait toujours pas compris une chose : quand bien même découvrirait-il qui avait tué Jamie Dearborn, quand bien même réunirait-il des preuves valables pour obtenir une condamnation (des thèmes astraux, bien sûr, ne feraient pas l'affaire), quand bien même réussirait-il à faire arrêter et emprisonner le meurtrier, Jamie Dearborn resterait bel et bien mort. En vérité, Cornell ne criait pas vengeance. Je le lisais dans ses yeux. Ce qu'il voulait, c'était le retour de son amant, vivant et bien portant. Et voilà la seule et unique chose qu'il n'obtiendrait pas, quoi qu'il fasse. À la fin, après avoir tout tenté, il devrait regarder la réalité en face. Ce moment serait pénible, et je n'avais aucun désir de le partager.

C'est pourquoi je ne suggérai rien et ne fis aucune offre de service. Je me contentai de lâcher :

– Bon, vous avez six suspects. Est-ce qu'ils sont tous nés à New York ?

Il eut l'air surpris.

– Je ne sais vraiment pas. Évidemment, il va falloir connaître ça aussi, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Oui, j'aurais dû y penser. En astrologie, le lieu est tout aussi important que l'heure.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Les registres d'état civil sont conservés dans le comté de naissance. Il nous faudra donc les connaître avant de pouvoir obtenir les bulletins.

– Oh, bien sûr. (Il fronça les sourcils et ajouta d'un air pensif :) Je sais où certains sont nés. Je suppose que

je pourrai trouver pour les autres. Serait-ce trop vous demander que d'utiliser votre téléphone ?

– Pas du tout. Allons là-haut.

– Merci.

Il s'effaça pour me laisser passer en premier.

Je portais encore mes gants de travail. Je les retirai et les laissai tomber par terre avant de monter. Nous grimpâmes l'escalier en silence. Une fois dans la cuisine, je dis :

– Je vais faire un brin de toilette ici. Le téléphone est dans le salon.

– Merci beaucoup. (Il se tut un instant, mal à l'aise, puis ajouta :) Je vous suis très reconnaissant.

– Je n'ai encore rien fait.

– Vous ne m'avez pas purement et simplement mis à la porte, insista-t-il en m'adressant un sourire gêné.

Puis il passa dans le salon.

Je me lavai dans l'évier, prenant soudain conscience du contraste saisissant que nous présentions dans la cave : lui si délicat, élégamment habillé, et moi, le visage et les avant-bras couverts de traînées de crasse et de sueur mêlées, avec mes vieilles baskets trouées, mon pantalon maculé de peinture, ma chemise de laine effilochée et mes gants de travail. Je voulais de toute urgence monter dans ma chambre et enfiler des vêtements propres. Toutefois, bien sûr, dès le départ de Cornell, je retournerais à mes travaux de terrassement.

Au-dessus de l'évier, une fenêtre s'ouvrait sur mon arrière-cour. Vue sinistre, pas un brin de vent. Tels des parachutes miniatures, les flocons de neige tombaient, s'écrasaient sans interruption, transformant en monticules confus mon mur et les matériaux que j'avais entreposés sous une bâche dans l'attente du printemps.

Il y a bientôt deux ans que je construis mon mur. Ce travail se suffit à lui-même, sans autre but ; aussi je veille à ce qu'il progresse tout doucement. Une fois terminé, mon mur mesurera trois mètres de hauteur et soixante centimètres d'épaisseur. Il est monté en briques et parpaings, au-dessus d'une semelle de fondation compacte, laquelle s'enracine assez profondément pour être hors gel en toutes saisons. Dépourvu de fenêtre, de porte ou de toute autre ouverture, il entourera la cour sur trois côtés. Ma maison constituera le quatrième. Ainsi, quand le mur sera terminé, le seul moyen de pénétrer dans la cour sera de passer par la maison.

À présent, il mesure un peu plus d'un mètre de hauteur, sur toute sa longueur. J'avance lentement, mais j'ai beau y aller lentement, le mur s'élève toujours plus haut. Un beau jour, il sera terminé, ce qui me déplaît rien que d'y penser.

L'hiver dernier, le deuxième depuis que j'ai été viré de la police et le premier depuis que j'ai commencé mon mur, fut particulièrement pénible. En janvier et février, il était impossible de travailler dehors et je n'avais rien d'autre à faire que de rester assis devant ma télé à longueur de journée, espérant que les mouvements sur l'écran finiraient par me faire oublier où j'étais et comment j'y étais arrivé. Ainsi, cet hiver-là m'est venue l'idée d'un second projet, à l'intérieur, de manière à m'occuper durant les mauvais jours. Voilà pourquoi je creuse ce deuxième sous-sol. En commençant depuis le mur de derrière, j'ai d'abord l'intention de déblayer assez de terre pour une volée de marches, jusqu'à une profondeur de deux mètres cinquante. Ensuite, je creuserai une salle sous le plancher en béton armé du premier sous-sol, la cave actuelle. Je prendrai soin de ne pas

aller gratter sous aucune des structures porteuses de la maison, et je monterai de solides piliers pour soutenir le plafond au fur et à mesure que je dégagerai la terre. Ce projet pourra m'occuper plus longtemps que le mur et ainsi m'offrir plus de vacances loin de moi-même.

Une fois, j'ai rêvé que Jock me téléphonait. C'était au cours de l'année qui a suivi mon éviction de la police. Jock me parlait en long et en large, et je n'arrivais pas à comprendre un seul mot. Mais le plus étonnant c'est qu'à son ton il ne semblait pas en colère. Le matin, à mon réveil, je me sentis à la fois stupéfait et ragaillardi par ce coup de fil. Je faillis lancer à Kate, ma femme : « Jock ne m'en veut pas, incroyable, non ? » Je compris juste à temps que ce n'était qu'un rêve.

Je trouve difficile de raconter ce que j'ai fait, d'y mettre des mots ; j'ai tendance à tourner autour du pot. À quelle vitesse puis-je débiter mon histoire, en utilisant un minimum de mots ? Mon collègue, l'inspecteur Jock Sheehan, a été tué à coups de revolver parce que, au lieu de me tenir à ses côtés, j'étais au lit avec une femme qui n'était pas la mienne. Oh, l'affaire n'est pas aussi simple que ça. Jock savait où j'étais, cette aventure durait depuis quatre ans, et il m'avait aidé à la poursuivre en toute tranquillité. Et la femme, Linda Campbell, était l'épouse d'un cambrioleur sous les verrous que j'avais arrêté. Par quels moyens est-ce que j'essaie de me tromper moi-même ? Laissez-moi les énumérer…

C'est justement pour m'en empêcher que je travaille à mon mur, et que maintenant, en plein cœur de l'hiver, je creuse un trou sous ma cave.

L'eau continuait de couler dans l'évier. Pendant combien de temps avais-je regardé la grisaille, la neige blanche, à travers la fenêtre ? Parfois je pense que je vais